



Mireille Darc, Rome, magazine *Lui*, décembre 1968.

# DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

---

Francis Giacobetti n'a cessé de jouer avec la lumière de son flash et des icônes qu'il a immortalisées, de Mireille Darc à Jane Birkin. **Réinventant le nu avec graphisme et élégance**, il a su donner au genre ses lettres de noblesse, entre photographie et art. Rencontre.

Texte **Manon Volland** | Photos **Francis Giacobetti**

---

Vous avez commencé votre carrière avec les pages mode du magazine *Marie Claire*, puis la revue *Lui* a suivi. Comment en êtes-vous arrivé à ces photos de charme ?

Les photos que je faisais à l'époque étaient très graphiques, ce qui ne s'adaptait pas bien à un magazine d'actualités tel que *Paris Match*. Daniel Filipacchi est donc venu me chercher pour le projet *Lui* et nous avons fait les toutes premières photos de charme – après le *Playboy* américain –, car ce type de magazines n'existait pas encore en France. Nous avons copié le concept *Playboy* et couplé des photos de charme à des interviews de gens célèbres. Mais c'était difficile, parce qu'il y avait moins de gens célèbres en France et qu'il fallait les convaincre de poser à côté de jeunes filles... à peine dénudées ! Nous ne pouvions même pas montrer la poitrine. Du coup, nous utilisons toujours la même position, en cachant la poitrine avec de l'ombre ou avec le bras. La créativité était un peu limitée.

Pour *Lui*, vous avez immortalisé et dévoilé l'anatomie des plus belles icônes de l'époque : Brigitte Bardot, Jane Birkin ou encore Mireille Darc. Quels souvenirs gardez-vous de ces rencontres ?

Le statut du photographe était très différent à l'époque, on devenait très vite copains. J'étais très doux, il n'y avait aucune agressivité et toujours beaucoup de respect. D'ailleurs, Mireille Darc aussi bien que Birkin et d'autres disent toujours que « les photos avec Francis, c'était un rêve ». Je n'ai jamais eu un problème avec une fille. Tous les photographes ont fait du nu, mais c'est rarement bien, parce que la sexualité s'y mêle. J'ai toujours dit que lorsque je photographiais une femme nue, c'était comme si je photographiais un cheval, et il n'y a rien de plus beau. Je photographie le plus simplement et le plus graphiquement possible, ce qui enlève énormément de sexualité. Je suis peut-être un puritain... ! (*Rires*)





Le Gris du cœur, studio de Londres, magazine *Lui*, 1974.





Laquelle de ces légendes vous a le plus marqué ?

J'étais à Rome avec Fellini et je voulais faire des photos un peu dénudées de Mireille Darc. Il m'a dit de laisser tomber, au risque d'avoir quarante paparazzis et carabinieri à mes trousses. Il m'a conseillé un de ses décors, à Cinecittà, semblable à une ville western. J'étais seul avec Mireille et j'ai choisi de la photographier en Giacometti, et pas en Giacobetti. C'est une photo chaste, car on ne voit même pas qu'elle est nue ; elle ressemble à une sculpture, allongée et seule. Avec Jane Fonda, c'était très différent, elle m'avait donné rendez-vous à Los Angeles et trouvait tous les jours une excuse : un bouton sur le nez, le coiffeur, des courses à faire... En attendant, j'allais à la pêche avec son mari. Un jour, il lui a dit : « Ecoute, tu as un problème. Tu dis oui pour les photos, maintenant il faut les faire. » D'un seul coup, elle est devenue impudique, s'est entièrement déshabillée et s'est couchée sur la plage. Elle m'a dit : « Tu peux y aller, mais si jamais tu vois un grand cowboy qui arrive, c'est papa et il n'aimera pas du tout. S'il a un revolver, il risque de te tirer dessus ! » Heureusement, on ne l'a jamais vu !

Quel a été le processus de création de votre livre, qui vient de sortir aux éditions Assouline ?

L'idée vient de mon avocat, qui est également mon agent. Il a

rencontré Assouline et ArtCurial et a monté toute cette opération. Je suis quelqu'un de l'ombre, même si c'est un peu bizarre pour un photographe, surtout que j'adore travailler avec la lumière. Ce livre, ce sont mes « photos de jeunesse » réalisées pour le journal *Lui*, les calendriers Pirelli, qui ont entre 30 et 40 ans. Je voulais appeler le livre *Female*, mais ils n'ont pas voulu.

Etiez-vous présent à la vente aux enchères d'ArtCurial ?

Ah non, surtout pas ! Ça me stresse. Je ne croyais pas du tout à cette vente au départ, mais ça m'a fait plaisir que des gens que je ne connais pas craquent tout à coup pour l'une de mes images. La couverture du livre, par exemple, était en vente, estimée à 4'000 euros. Elle est partie à 24'000 euros, six fois son prix de départ. Je n'en suis pas revenu !

L'une de vos signatures, ce sont ces portraits en noir et blanc, couplés à une capture de l'iris, photographié grâce à un appareil de votre fabrication. Francis Bacon, le dalai-lama, Luciano Pavarotti se sont prêtés à l'exercice... D'où vient cette fascination pour les yeux ?

Je pense que les yeux sont les planètes des hommes. J'ai fait des milliers de photos, mais d'un seul coup, j'en voulais plus. J'étais frustré, car on ne voit pas l'œil de la personne que l'on aime à l'œil nu. J'ai donc inventé un système pour le voir. Je vais très



Red Bouquet, Rome, magazine *Elle*, janvier 1984.

« J'étais à Rome avec Fellini et je voulais faire des photos un peu dénudées de Mireille. Il m'a dit de laisser tomber, au risque d'avoir quarante paparazzis et carabinieri à mes trousses. Il m'a conseillé un de ses décors, à Cinecittà, semblable à une ville western. »

vite ; cinq minutes en tout pour faire le portrait et l'œil. Je suis très timide et je déteste emmerder les gens en les faisant poser longtemps. Même Coluche m'avait dit : « Je voudrais que ce soit toi dorénavant qui me fasse toutes mes photos... parce que les autres mettent cinq heures et toi cinq minutes. »

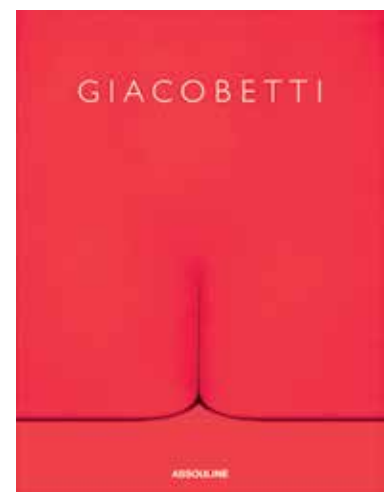
Vous n'avez connu Francis Bacon qu'à l'automne 1991, les six derniers mois qui ont précédé son départ, et pourtant vous l'avez immortalisé au travers de plus de 200 portraits, films et enregistrements... Parlez-nous de cette rencontre.

Cette rencontre a été un choc. Lorsque j'ai envisagé la série *Hymn*, sur les iris, il me semblait indispensable d'avoir deux personnages: Francis Bacon et Gabriel García Márquez. Je suis devenu intime avec les deux. Bacon a dit à la personne qui nous avait introduits : « Pourquoi tu ne me l'as pas présenté avant, celui-là ? Parce que c'est le seul hétéro avec qui je peux parler. » J'ai trouvé ce compliment fabuleux et lui ai répondu : « Eh bien, ça tombe bien, parce que tu es le seul homosexuel avec qui je peux parler. » Il y avait quelque chose de fraternel. Il était ravi des photos que je faisais, alors qu'il était photo-allergique.

Après 60 ans de carrière, quelles sont vos envies et les défis photographiques que vous aimeriez vous lancer ? 60 ans... C'est passé très vite, j'ai dû faire 800 fois le tour du monde. Mes envies ? Quelques beaux bouquins pour compléter les photos de jeunesse. Avec ma fille, qui est nez, et mon associée, Fabienne Conte-Sévigé, j'ai aussi lancé une marque de parfum, Iunx, qui veut dire « la capture par l'odeur » en grec ancien. C'est un plaisir intense : on a tout fait, du parfum au packaging en passant par le design de la boutique et son architecture. Nous venons d'ouvrir à l'étranger, à Zurich d'ailleurs ! Londres, New York pour la suite... Je suis un retraité qui travaille beaucoup ! —



Mireille Darc, Rome, magazine *Lui*, décembre 1968.



Giacobetti, aux éditions Assouline, Assouline.com  
Francis Giacobetti est représenté par VandArtists  
(valerie@vandartists.com)